

Six mille et deux nuits sous un ciel d'Orient

Christine Palmiéri

Number 103, Fall 2004

Les mille et une nuits

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14357ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Palmiéri, C. (2004). Six mille et deux nuits sous un ciel d'Orient. *Moebius*, (103), 105–113.

CHRISTINE PALMIÉRI

Six mille et deux nuits sous un ciel d'Orient

oui c'est moi sur cette photo qui vous fait dos
marchant vers le soleil couchant
un vent léger pris dans ma cape blanche
sous le soleil le désert ouvert de bord en bord
je retournerai pieds nus dans le sable
jusqu'à la piqûre du scorpion
pour m'immuniser contre le monde
je retournerai
je retournerai prendre un thé à la menthe
au milieu de nulle part
sous la tente du vieux berger sous un ciel lourd d'étoiles
c'est à cause des étoiles qu'ils courbent leur dos les bergers
se frayant un chemin entre le sable et
l'univers ils creusent de leur corps l'espace
le ciel pesant de présages
bergers parfois sans mouton bergers des nuits
ils promènent le ciel sur la terre
déroulent les guirlandes d'étoiles dans la tête des ânes
vous font rêver les bergers à sillonner les rides de vos mains
de leurs durs ongles jaunis par le kif
vous écoutez
le silence enivre quand le vent fait crépiter
le charbon au fond du canoun
et que les buissons emportés dans son souffle
craquent en roulant vers le néant vous roulez avec eux
et dans l'oreille
les broussailles
les cuivres pincent l'ouïe
nuque fraîche
l'heure du thé se déverse

*quand respirer
à plein désert pousse
le vent en boule
sur la dune*

le temps à l'arrêt reprend inlassablement ces vers qui
déboulent avec la mémoire les buissons
que l'on fait tourner derviche jusqu'à l'hypnose
(*et l'Orient plie sous l'aile du muezzin*)

puis un matin de mai baluchon sur la tête
Mina attend Zora
elles m'entraînent je glisse dans leur sillon
entre les fronces du taffetas des sarouels
les plis des mousselines des «tartillas»
je gobe les étoiles d'or qui éclaboussent mes yeux
les fils d'argent où se prennent mes pupilles
car à chaque jour elles se parent des voiles de l'Orient
couleur de pêche et de citron ciselés de dentelles
et de passementeries fines pour faire glisser la lumière
en mille soleils sous leur djellaba grise

dans ces éclats Mina découvre
les poèmes de la princesse blanche parmi le rire des enfants
tous les jours racontait Mina
le grand-père de la princesse blanche allait observer
les chèvres dans les branches
un jour qu'il s'endormit au pied d'un olivier
une chèvre entra dans sa tête
qui lui rapporta la parole des soufis
il ne se sentit plus jamais seul et dédia à la chèvre
les vers qu'il écrivait
toute sa connaissance du monde et des hommes
elle broutait nourrie de ses peurs
qui lentement disparaissaient
il ne parlait plus qu'en vers ne s'adressant qu'à elle seule
sa vie durant elle l'accompagna
dans ses plus profondes pensées
le jour de sa mort racontait Mina
la chèvre sortit de sa tête emportant avec elle
le livre des chèvres qu'il avait écrit pour les hommes

serpentant les ergs arides du Sud
 les chèvres les bouquetins ont besoin d'eau les ânes et
 la mie des kessras aussi comment faire lever les miches
 le levain si mes conduits ne se rendent pas à la prochaine
 oasis depuis des mois sur sa grande table à dessiner je
 rêvais en suivant d'un doigt les graphes et les paraboles
 édifiant le barrage de Sidi Slimane je descendais dans les
 profondeurs des coupes longitudinales d'un sol encore
 vierge tard le soir sous la lampe de sa table

un matin je me réveillai
 dans une terre plus rouge que l'argile n'a jamais été
 un rouge dense
 tapissant le fond de l'œil et de la gorge d'un velours chaud
 je me réveillai dans une terre fumante excavée
 comme une chair à vif ensanglantée
 où mon père et son équipe plantaient des os
 un squelette de béton d'immenses boyaux reposant sur des
 béquilles pendant des kilomètres piquant le ventre de la
 terre et longeant la route tracée par mon grand-père quelques
 trente ans plus tôt aurait-il pu imaginer Sidi Slimane dans
 tant de fraîcheur il y avait quelque chose d'orgiaque
 d'indécent dans ces chutes en plein désert le blanc de
 l'écume enivrait le regard des lézards excitant la flore la
 faune animale et humaine dans ces lieux du bout du monde
 l'humain dans sa nature de terre devient modelage boue et
 roule dans une coque chaude qu'on laissait craquer au soleil
 se décortiquant comme un fruit mûr prêt à être croqué
 par la vie

le bout du monde n'est jamais au bout du monde
 qui ne se rend jamais au bout de lui-même
 qui tourne comme se retourne la queue des scorpions
(et l'Orient plie sous l'aile du muezzin)
 à quelques falaises plus à l'est le monde s'était installé là
 le faux monde
 avec ses faux rochers ses fausses lances ses fausses tuniques
 romaines regardez ma mère et ma tante Marinette vêtues
 en déesses olympiennes sur cette photo et grand mon frère

soulevant du bout de ses bras un roc grand comme une maison un faux monde avec ses faux soleils brûlant des milliers de watts un faux monde avec des centaines de vrais chevaux tombant sous les coups de sabre en bois des gladiateurs aux muscles luisant d'huile

ils tombaient les chevaux

du haut de la falaise dans la vraie terre rouge pour faire revivre Sodome et Gomorrhe sur des écrans américains ils mouraient les chevaux le faux monde pouvait ainsi faire mourir de vrais chevaux il n'y avait donc pas que les scorpions qui tuaient ou bien n'y avait-il que des scorpions dans le monde le monde en tout cas nous avait trop vite rattrapés peut-être que le bout se trouvait encore plus loin

(et l'Orient plie sous l'aile du muezzin)

le désert m'obsédait de plus en plus

le Sahara c'était bien plus que ça

c'était

oui avant tout l'immensité mais cela n'est rien

le Sahara c'était plus que les dunes de sable

plus que les prophètes plus que les grands mystiques

plus que les soufis plus que tout ce que je pouvais imaginer

je crois que je n'en suis jamais revenue

pourquoi vouloir aller au bout du monde quand on ne va même pas au bout de ce soi-même peut-être est-ce cela le bout du monde je ne sais plus

un matin je refermai la porte en ouvrant les yeux

la vie

je la pensais de l'autre côté de l'autre côté

de la porte battante

devenue pont dans son emportement

un pont-levis

toutes ces années de mémoire remuées à construire un pont

un pont avec le vide en dessous un pont entre les vides de

tous les espaces entre l'autre moi-même déjà mort qui

voudrait ressusciter et ce moi-même portant l'autre moi-

même qui fait plier mon dos un pont en dos d'âne

d'âne chargé comme un âne qu'on pique dans la plaie

pour faire avancer un stylo chatouillant les plaies qui ne peuvent se refermer un pont qui n'en finit pas d'avancer dans le vide un pont au-dessus de l'Atlantique liant trois continents un pont plein d'embranchements où le nord le sud l'est et l'ouest du cœur ne mènent nulle part
le pont de nulle part

(et l'Orient plie sous l'aile du muezzin)

ce matin la porte fermée le regard parti loin
loin sur ce pont de mots fragiles

je vais

funambule au-dessus d'une mer houleuse où chavirent les cercueils en déroute mer parcourue par mes ancêtres par celui qui m'ouvrit le grand chemin le chemin des Amériques marquis désabusé d'Espagne laissant derrière lui châteaux et domaines quitter sa terre hispanique conquérir l'Amérique devenir vice-roi du Pérou je rêve toujours d'aller dans ce pays non pas pour découvrir les mystères des Incas au contraire pour m'imprégner de ce monde de ses couleurs de la beauté de son silence non pas pour entendre ses cris ni pour extraire son or mon aïeul à la tête de sa flotte conquérante remonta l'Atlantique les cales lourdes de lingots d'or l'Angleterre l'accueillit à qui il confia ses trésors ce cher marquis de la Yosa légua sa fortune toute sa fortune à ses héritiers de la cinquième génération les avocats anglais venus frapper à notre porte un soir d'automne étaient fermes avec leur immense carte sur laquelle se déployait l'arbre généalogique de la famille maternelle ma mère était l'une des héritières de cette colossale fortune imaginez le choc imaginez les rêves d'une enfant de huit ans à cet âge il n'y avait pas de porte que des ponts des ponts menant partout pas *des ponts de nulle part*

mille fois je pris la route la grande route des Amériques suivant mon aïeul dans ses aventures je devenais marquise princesse reine couverte d'or conquérant le monde je compris vite la limite des ponts et que même si on vous les tend l'accès en demeure difficile ils peuvent s'ouvrir sur le chemin des gens pour les faire rêver de l'ailleurs l'ailleurs

de soi-même l'ailleurs du désir de l'autre je compris
 que les ponts n'étaient pas pour tout le monde et que même
 si la main tendue de mon aïeul restait toujours ouverte
 tendue comme un pont celle de la banque de Londres
 comme un poing de fer s'abattait sur ce pont le foudroyant
 en éclats et c'est au fond de l'océan qu'il me faut chercher
 les morceaux il doit y avoir aussi des lambeaux de mon
 cœur déçu parmi les débris et les rêves c'est tout cela que
 je vois flotter aujourd'hui sur la surface troublée de la mer
 car je l'ai pris ce pont le pont des Amériques dans mon
 aventure je n'ai trouvé que l'or outre-marine d'un stylo
 cet or bleu qui fait de moi la reine de mes souvenirs reine
 d'un royaume de mots avec des tourelles me permettant
 de scruter au loin les émotions enfouies jetées dans les
 oubliettes de l'âme rêves fossilisés momifiés que je déroule
 bandelettes soulageant la douleur de n'avoir pu être car
 boiteuse je vais pirate à la jambe de bois un pas dans le
 réel un pas dans l'irréelle condition d'être entre les désirs
 refoulés pour une passerelle mise en travers de mon destin

(et l'Orient plie sous l'aile du muezzin)

je ne suis donc pas devenue princesse

mais j'en approchai une

une princesse de mon âge

une vraie princesse et moi un petit rat

ce n'est pas péjoratif croyez-moi

il y a une distinction c'est sûr un fossé nous séparant
 un pont?

oui un pont de tulle

car c'est dans un tutu de tulle rose

que je me présentais devant elle

un pont d'une trentaine de tutus roses pour distraire Lala
 Hamina le jour de son anniversaire nous étions les élues
 du conservatoire tôt ce matin-là derrière le théâtre
 municipal de Casablanca où nous répétions *l'Arlésienne*
 depuis des mois le car vint nous chercher un car de petits
 rats jacassant excités à l'idée de pénétrer dans l'enceinte
 du Palais royal de Rabat tous voulaient savoir ce que les
 grands remparts cachaient nous allions le savoir
 une forte dose d'adrénaline devait nous geler car c'est dans

le plus grand silence que l'autobus traversa le majestueux pont à l'entrée de la ville nous pénétrâmes dans un conte de fées les gardes de chaque côté du portail de bronze nous saluèrent nous les trente petits rats les trente cendrillons d'un jour en chair et en os nous devenions princesses

on ne peut raconter

six mille et deux nuits en une après-midi tout le merveilleux de l'Orient sous nos yeux sous nos pas nous avançons pas à pas lentement de crainte de faire tomber ce décor de paillettes ce château de cartes de pierres roses d'enfoncer dans la terre ces parterres de la fête dans les carrousels de poneys hennissant devant tant d'exubérance la fête haut perchée sur les bosses des dromadaires vêtus de satin brodé jusque dans les oreilles la fête autour des palmiers la fête dans les grandes tentes circulaires ornées de velours rouge et de miroirs incrustés de pierres précieuses la fête sous les tentes nos loges la fête dans les pyramides de gâteaux au miel et aux amandes la fête dans les barques des profonds bassins nappés de nénuphars roses la fête dans les battements étourdissants des tam-tam dans le déhanchement des danseuses du ventre dans les allers et venues des serviteurs avec leur sarouel moiré et leur tarbouche rouge la fête dans les lourds plateaux d'argent chargés de cadeaux d'or de soie d'ambre de turquoise et de topaze jamais tant de splendeur dans nos pupilles émerveillées nous avons dansé

dansé dansé dansé dansé dansé dansé dansé de nos petits corps corrompus par le luxe les gestes jamais si généreux si ondulants si ivres de beauté nous nous mirions dans le regard ravi de Lala Hamina lac contenant tous les ciels de l'Orient elle se tenait élégamment assise aux côtés du roi son père Mohammed V digne descendant de Mahomet nous honorant de ses applaudissements et de sa bénédiction

Non nous n'avons pas perdu d'escarpins
de toutes les façons
le prince Hassan n'aurait su que faire

de trente escarpins roses
et nous n'avons pas vu non plus de harem

le grand portail se referma derrière nous nous emportions
la fête avec nous en nous pour conserver le rêve d'avoir
vécu un conte la tête si pleine d'étoiles nous aurions pu
devenir de vrais petits rats et notre car une citrouille que
nos yeux n'auraient rien vu d'ailleurs avaient-ils vu
quelque chose derrière les grands remparts derrière ce
rideau aux mille constellations?

(et l'Orient plie sous l'aile du muezzin)